

## ÉCRITURE, ENGAGEMENT ET DIVERSITÉ DANS L'ESPACE FRANCOPHONE BELGE

**Tina MOUNEIMNÉ VAN ROEYEN**

[tina.mouneimne@gmail.com](mailto:tina.mouneimne@gmail.com)

Chercheuse indépendante

**Résumé :** Cet article se propose d'étudier le lien entre littérature et engagement chez quelques auteurs contemporains des lettres belges francophones issus des mouvements migratoires. Nous nous intéresserons autant à leurs trajectoires qu'à leurs œuvres, qui chacune dans un style unique aborde des questions sociétales (op)pressantes par le biais de l'écriture. Qu'il s'agisse de la lutte contre les violences faites aux femmes, de la cohésion sociale qui résulte des politiques de l'immigration (ou de leur manque), de la précarité ou encore de la quête du bonheur, chacun de nos auteurs s'inscrit à sa manière dans un espace qui marie créativité, inclusivité et catharsis. Nous verrons également en quoi le fait d'appartenir à une minorité fait d'eux de vrais agents culturels et des modèles d'inspiration pour les générations à venir.

**Mots-clés :** Diversité, engagement, actualité, littérature francophone, Belgique

**Abstract:** This article examines the link between literature and commitment in the work of several contemporary French-speaking Belgian writers who have emerged from migratory movements. We will be looking into their trajectories as much as into their works, each of which, in a unique style, tackles (op)pressing societal issues through writing. Whether it is the fight against violence against women, the social cohesion that results from immigration policies (or lack thereof), precariousness or the quest for happiness, each of our authors in his or her own way enters a space that combines creativity, inclusiveness, and catharsis. We will also see how belonging to a minority makes them true cultural agents and inspirational models for future generations.

**Keywords:** Diversity, commitment, current events, French-speaking literature, Belgium

## Introduction

Zenel Laci, fils de réfugiés albanais, disait que « pour des réfugiés, écrivain, c'est un rêve trop grand... ou absurde... » (Laci, 2020 : 33). En effet, rien ne prédestinait ce garçon de quatorze ans qui quittait l'école pour éplucher des pommes de terre dans la friterie de son père à devenir dramaturge, comédien, scénographe et metteur en scène. Lisette Lombé, ancienne professeure de français belgo-congolaise à plusieurs casquettes (écrivaine, collagiste, performeuse, animatrice), sortie d'un *burn-out*, peut aujourd'hui s'enorgueillir d'un agenda bien rempli : elle transforme ses spectacles en fête, est sollicitée pour ses actions-artistiques aux quatre coins de la francophonie et est membre de divers jurys.

Petit-fils de la guerre civile espagnole, Pedro Correa, brillant jeune homme, a osé quitter « l'ascenseur social » choisi pour lui par son père pour devenir photographe... À l'heure actuelle, c'est un artiste reconnu, auteur d'un livre à succès, qui est devenu porte-parole de ceux qui voudraient « changer de vie », pour reprendre le titre de son ouvrage.

Voici quelques exemples d'auteurs, parmi tant d'autres, qui font bien plus qu'écrire. Cet article se propose d'étudier quelques cas de figure où des auteurs francophones contemporains sont tous animés par une volonté de faire bouger les choses – pour eux et pour les autres – en portant un regard interrogateur sur la société actuelle. Cet engagement va revêtir des formes multiples, tant au niveau de l'action sociale, physique et concrète (création de master class, ciblage d'un public vulnérable, lutte pour la mémoire) que des genres (essai, théâtre, littérature queer – pour ne citer que ceux-là).

Mais comment sauver le monde quand on est un artiste issu de la diversité et quand on a des factures à payer ? Comment survivre quand on a une âme d'artiste emprisonnée dans le corps d'un banquier ou lorsqu'on a été victime de propos racistes toute sa vie ? Pourquoi, comment et quoi écrire lorsqu'on a déjà atteint un certain niveau de célébrité locale ? Pourquoi être propulsé à l'avant de la scène médiatique alors qu'on fait le contraire de ce que la société libérale inculque (faire des études, trouver un travail stable, acheter une maison) ? Ces artistes, qui sont-ils ? Contre quoi se battent-ils ? Et, pour finir, que représente pour eux la publication d'un livre ?

## 1. L'essai ou le livre-hybride : quelles solutions pour le monde de demain ?

### Un chevalier dans la rue

Née en 1961 à Oran, originaire du Rif marocain, psychopédagogue de formation, Fatiha Saidi est une personnalité politique belge, ancienne députée, sénatrice, membre de l'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe. Les questions liées à la précarité, à l'immigration, à l'égalité et aux droits humains (de la femme, de l'immigré, du défavorisé) ont toujours été au cœur de sa réflexion. Dès lors il n'est pas étonnant qu'elle ait consacré son livre *Dans la peau d'une femme mendicante* (2020) au sujet du sans-abrisme et de la mendicité. Né d'un sentiment d'impuissance face à une femme mendicante qui hurlait dans la rue en se cognant la tête contre un portant du feu de signalisation, cet ouvrage est une sorte d'essai-enquête devant lui permettre de comprendre et d'éprouver le ressenti des personnes dépendantes.

Mais la plus grande innovation, dans cette démarche, réside dans le fait que, pour écrire son livre, Saidi se met littéralement dans la peau d'une femme mendicante, faisant ainsi de son opus un témoignage de première main. Pour faire l'expérience de la mendicité, l'auteure se prépare longuement et ne laisse rien au hasard. Elle pense à une nouvelle identité, à sa tenue et à sa posture, aux lieux et aux modes de transport. Ses six jours de mendicité sont suivis de plus d'une centaine de pages de décryptage (analyse qualitative et quantitative, législation, entretiens). Elle y dresse un tableau de l'ensemble des professionnels de l'aide sociale, analyse les problèmes psychologiques des SDF (auto-exclusion) et des dépendances (alcoolisme) qui s'ensuivent et finalement interroge le sens que nous donnons tous à la vie en société.

Après plus de trois heures, je n'en peux plus d'être debout, de subir les nombreux regards d'hostilité, d'indifférence ou de mépris (...) Il fait chaud, je transpire dans ma lourde veste et mes pieds sont endoloris par la longue station debout dans les ballerines déformées. Je fais un va-et-vient entre les arrêts de bus et l'entrée de la gare, mais aucune personne ne s'arrête ou ne m'adresse la parole. Épuisée moralement et physiquement, je mets le cap sur le parking et rentre à Bruxelles. La comptabilité du jour sera vide expédiée : je n'ai pas reçu un centime. Bilan du jour : 4 heures, 952 personnes, 0 €. (Saidi, 2022 : 38)

Fatiha Saidi s'implique dans des projets sociétaux tels que « Résister et militer au féminin », un cycle de rencontres autour de la question des discriminations du genre et

du handicap, ainsi que de la lutte pour légalité. Elle quitte les cénacles et transpose sa cause dans l'écriture en publiant des recueils hybrides, à l'intersection du témoignage, du manuel de sociologie et de l'article de presse. Elle écrit sur les expulsés, les minorités, les mariages forcés, les violences faites aux femmes sans oublier ses racines maghrébines<sup>1</sup>. Parfois, elle renonce aux droits d'auteur au profit du monde associatif. Fatiha Saidi a été nommée Chevalier de l'ordre de Léopold.

### **Du banquier au photographe**

Né à Madrid en 1976, Pedro Correa déménage à Bruxelles l'année de ses treize ans. Il aimait écrire, faisait de la musique et passait son temps dans les musées. Grandissant entre une mère peintre et un père professeur de lettres, il se passionnait depuis toujours par le développement personnel ainsi que par la « beauté de l'humain » (Correa, 2020 : 29). Par sentiment de loyauté et pour donner sens au sacrifice de son père (et, par extension, de son grand-père), il entre à l'École Polytechnique de l'Université de Louvain-la-Neuve et y reste jusqu'à accomplir un doctorat en sciences appliquées.

Après m'avoir vu grandir un crayon et un pinceau à la main, après avoir lu mes carnets, mes critiques d'amateur de cinéma, après avoir assisté à toutes mes auditions de piano, il me regarda droit dans les yeux et me dit, d'un air convaincu (...) « Tu sais, Pedro, je pense que tu as vraiment le profil de l'ingénieur. » Il avait choisi pour moi le destin qui, selon lui, avait le potentiel pour m'emmener le plus haut, le plus loin possible. Pas question pour moi, donc, malgré mes passions artistiques, moi qui rêvais d'écriture, qui avais grandi dans les musées, de me diriger vers un futur d'artiste. Il *fallait* absolument que je vise bien plus haut. (*idem* : 30-31)

Correa finit comme cadre supérieur dans une banque multinationale. Il est l'employé idéal, l'époux idéal et le père idéal, tout ce que son père avait voulu pour son fils aîné. Mais ce même père meurt soudainement et c'est cette confrontation avec sa propre mortalité qui réveille Correa de sa léthargie. Il prend encore quelques bonnes années pour quitter son ancienne vie, passant d'abord à un mi-temps, cherchant de l'aide là où il peut en trouver (coachs, thérapeutes, groupes de réflexion) et surtout se renseignant sur le statut de *freelance*.

---

<sup>1</sup> Dans *Échos de la mémoire sur les montagnes du Rif* (2021), Saidi recueille des souvenirs des anciens du Rif. L'ouvrage a été publié à Casablanca par La Croisée des chemins.

Correa devient enfin photographe. En 2019, il sort de l’anonymat en prononçant un discours dans son alma mater où il dénonce la logique d’accumulation, de croissance, de compétition, du sacrifice des générations précédentes alors que notre monde d’aujourd’hui aurait besoin de solidarité, de conscience politique, de décroissance, de joie de vivre tout simplement. Filmée à la va-vite et uploadée sur YouTube, cette allocution a été visionnée plus de quatorze millions de fois et c’est précisément cette viralité qui a poussé Correa à écrire *Matins clairs. Lettre à tous ceux qui veulent changer de vie*, un récit à la fois autobiographique et initiatique, un manuel sur le self-coaching. L’auteur nous rappelle, dans son ouvrage, que loin d’être une « carrière » ou une « autoroute », la vie est une quête, « une route de campagne, avec des ramifications, des embranchements, des culs-de-sac, des demi-tours, des sauts dans le vide » (*idem* : 35).

L’ingénieur devenu photographe est devenu en effet une inspiration pour des milliers de personnes en proie à des *burn-out* et des mal-être existentiels, découlant principalement de l’inadéquation entre leurs propres aspirations et les attentes de leurs parents (immigrés), et par extension de la société. Correa est ce que l’on nomme aujourd’hui un « influenceur » qui parcourt la France, la Belgique et son Espagne natale pour y donner des conférences et y organiser des ateliers sur la quête de sens, l’importance de la joie de vivre, la force de la passion ou encore du groupe. Animé par un profond désir de transformation, se définissant comme « passeur d’émotions, de savoir et d’énergie », il propose par ailleurs, avec deux de ses acolytes, une sorte de master class de quatre mois « pour se reconnecter et se retrouver soi et les autres, afin de se changer et changer le monde »<sup>2</sup>.

*Matins clairs* s’est vendu à plus de cinq mille six cents exemplaires (il y eut trois réimpressions), est paru en version poche et a été traduit en espagnol. Aujourd’hui, Correa vit de ses passions (la photographie et l’écriture), préface des livres, est invité en tant que conférencier. Comment expliquer ce succès ? Correa a osé entreprendre ce que des milliers de personnes souhaitent faire – notamment sortir de sa condition. Plutôt qu’en donneur de leçons, il se positionne en leader, montrant qu’il est tout à fait possible, à condition de s’y être préparé, de changer de vie.

---

<sup>2</sup> Il s’agit de Mai Hua (artiste documentariste française d’origine vietnamienne) et de Grégory Pouy (analyste culturel, conférencier, auteur et podcasteur). Les citations proviennent du post sur la page Facebook de Pedro Correa du 21/12/2021.

### Les femmes à l'honneur

Diplômée en politique internationale et européenne, Safia Kessas, Belge francophone d'origine algérienne née à Anvers en 1971 et éduquée au Royaume-Uni, combine plusieurs métiers dans l'audiovisuel (modératrice, auteure, réalisatrice, scénariste, podcasteuse). Lauréate des Jumelles d'Or de la SACD (Société des auteurs et compositeurs dramatiques) en 2021, elle est responsable de la « Diversité et Égalité » à la RTBF (Radio et Télévision Belge Francophone), un projet qui vise à accorder plus de place aux femmes et par là même à déconstruire les stéréotypes dans les médias – un de ses sujets de prédilection. « Aujourd'hui, un débat sur l'antiracisme avec uniquement des personnes blanches en plateau, ça ne passe plus. C'est la même logique que l'avortement avec uniquement des hommes », soutient-elle dans une interview<sup>3</sup>.

Avec beaucoup de talent, dans un langage accessible et surtout adéquat<sup>4</sup>, Kessas aborde des sujets sociaux et d'actualité comme la réinsertion d'une ancienne djihadiste belge, les meurtres racistes, l'indépendance de l'Algérie ou encore les plafonds de verre qui existent dans le secteur des sciences, de la technologie, de l'ingénierie et des mathématiques<sup>5</sup>.

Kessas est également la fondatrice du média numérique et radio « Les Grenades » (diffusé sur La Première de la RTBF) qui touche près de deux millions de personnes par an et traite, de façon provocatrice, la question du genre sous tous les aspects (les maux du patriarcat, la grossophobie, l'âgisme, le sexisme, les violences conjugales, le féminicide...). En 2021, elle rassemble quelques-unes de ses chroniques dans un livre graphique intitulé *Balance ta grenade. Un regard féministe qui dégoupille la société*. Bien plus que d'un recueil de chroniques féministes, les *Grenades* de Safia Kessas sont un vrai outil pédagogique, prêt à être utilisé dans le milieu scolaire, les familles et les cercles d'amis, non seulement pour débattre de l'actualité, mais aussi pour créer du lien en

---

<sup>3</sup> <https://www.moustique.be/culture/2021/03/08/safia-kessas-les-femmes-parlent-depuis-longtemps-mais-les-ecoute-sans-doute-mieux-aujourd'hui-188508>

<sup>4</sup> Elle a le mérite d'appeler un chat un chat en énumérant, par exemple, une fraction de violences possibles subies par les femmes : violence de rue, violence sexiste et raciste, violence négrophobe et islamophobe, violence validiste, violence intégriste en ligne, violence économique, violence obstétricale, violence psychologique, violence systémique, violence meurtrière (Kessas, 2021 : 139-141).

<sup>5</sup> D'ailleurs, pour son documentaire intitulé « Casser les codes » qui traite justement des préjugés dans les STEM (Science, Technology, Engineering and Mathematics), traditionnellement perçu comme masculins, Kessas a reçu en 2022 le prix IBC (International Broadcasting Convention) dans la catégorie « Impact social ».

débatant de cette actualité de façon collective. Citons en exemple ce passage où sur un ton mi-sérieux mi-amusé l'auteure aborde les diktats de la beauté féminine qui ont pesé sur les femmes lors du confinement :

Il faut s'occuper de nos cheveux confinés. Tout faire pour ne pas se laisser aller. Ainsi, nous avons vu le résultat de tests expérimentaux sur nos cheveux privés de salon de coiffure. Tout y est passé : coupe mullet, tignasse en bataille, coloration douteuse... les soucis sur la tête s'accumulent. Sur les réseaux sociaux, tout le monde y est allé de son petit ratage, photo à l'appui. Alors, on pourrait se dire qu'il y a des problèmes bien plus graves (comme l'augmentation des violences conjugales en période de confinement, le harcèlement de rue qui fait son grand retour et les faibles montants proposés pour les congés parentaux corona). Mais non. (Kessas, 2021 : 7)

Les mots d'ordre de Safia Kessas sont : solidarité, démocratie, droits humains, féminisme, empouvoirement et inclusivité (dans son dernier opus, elle brosse le portrait d'une cinquantaine de femmes inspirantes, connues ou pas du tout du grand public). Elle ne se lasse pas d'écrire, de documenter, de produire, de modérer des rencontres sur divers plateaux pour sortir les femmes et les oubliés de la société « d'une marginalité dans laquelle on veut les enfermer »<sup>6</sup>. En donnant la parole aux autres, la journaliste, humble et intelligente, s'est trouvée une place elle-même sur la scène socio-culturelle belge.

## 2. La scène : faire réfléchir, faire rire

### Les sujets tabous

Née en 1974 à Bruxelles d'une mère belge et d'un père iranien d'origine arménienne, Caroline Safarian, ex-directrice de l'Espace Magh<sup>7</sup>, est comédienne, metteuse en scène, auteure. En tant que pédagogue en art dramatique, elle a et enseigné aux futurs médecins la façon d'améliorer la communication par le théâtre et a animé des ateliers en milieu carcéral.

---

<sup>6</sup> [https://www.axellemag.be/parole\\_de/safia-kessas/](https://www.axellemag.be/parole_de/safia-kessas/)

<sup>7</sup> Lieu de création, l'Espace Magh (de maghrébin) est, comme le lisons sur sa page www, « un centre culturel situé au cœur de Bruxelles dont l'objectif est de promouvoir les cultures du bassin méditerranéen. Sa spécificité est à la fois de porter une attention particulière aux cultures dites minoritaires, d'être à l'écoute des artistes issus des immigrations, trop souvent méconnus, et, enfin, d'agir comme une chambre d'écho pour un certain nombre d'auteurs du Sud ou d'ailleurs, étonnants autant qu'ignorés, qui n'ont pas trouvé asile ailleurs ». <https://www.espacemagh.be/>

Sa première pièce de théâtre, *Papiers d'Arménie ou sans retour possible* (2008), aborde les questions de l'oubli, du sentiment d'appartenance, du repli communautaire, des discriminations, du devoir de mémoire. Levent et Azad, respectivement un jeune Turc et un Français d'origine arménienne, se rencontrent par hasard dans un train et entament une discussion animée sur l'identité. Azad saisit l'occasion pour faire passer un message clair sur le génocide arménien, mais Levent fait la sourde oreille. Cependant, suite à un arrêt brusque du train, l'Arménien tombe et se cogne la tête :

Un filet de sang...

J'ai peur !

J'ai peur d'avoir perdu la mémoire.

Que s'est-il passé dans ce train ?

Je suis là depuis longtemps ?

Je ne me souviens plus... (Safarian, 2008 : 74)

Préoccupé par le sort de ce jeune homme que le destin a placé inopinément sur son chemin, Levent lui répond : « Ne crains rien ! Moi, je me souviens de tout Azad » (*ibidem*). *Papiers d'Arménie ou sans retour possible* est devenue une des références de taille sur le thème du négationnisme qui ne laisse personne indifférent.

Le deuxième cheval de bataille de cette diplômée du Conservatoire de Liège, ce sont les femmes. *Peau de loup* (2009) est inspirée par la vie (violente) des femmes en et après la prison. En 2019, Safarian mettra en scène *Ménopausées*, une pièce assemblée à partir de témoignages authentiques (des femmes d'horizons divers, mais aussi des voix d'hommes) pour dénoncer ce sujet encore tabou dans notre société contemporaine. En effet, si une jeune fille qui vient d'avoir ses règles s'entend se féliciter « Te voilà (enfin) devenue femme ! », que se passe-t-il quand les règles s'arrêtent ? On arrête d'être une (vraie) femme ? Mais, par analogie, ne pourrait-on pas se demander « quand devient-on un vrai homme » ? À travers ce sujet sociétal, l'auteure nous parle de l'âgisme, de la non-acceptation du temps qui passe, du culte de la jeunesse et du paternalisme. La toute dernière dramaturgie de Safarian, *Balance ton viol* (2022), est consacrée, conséquemment, une fois encore à un thème grave – un viol collectif sur une étudiante africaine.

Pour Safarian, le théâtre est un outil de résistance pour faire réfléchir le monde, le changer, remettre en question le statu quo. Aujourd'hui, elle travaille à la Compagnie du



Chapitre, une association sans but lucratif qui offre à des jeunes de milieux défavorisés des œuvres artistiques pluridisciplinaires.

### **Servir des frites et des histoires**

Fuyant la dictature d'Enver Hoxha, Ali Laci visait les États-Unis mais il a dû se résigner à la capitale belge où il achète une frieterie et met tous ses enfants à l'œuvre. Pourtant son benjamin, Zenel Laci, a d'autres aspirations : il veut devenir écrivain. Il dévore les livres, rêve et questionne :

Alors je ne mets plus un pied à l'école.

Je me cache dans le grenier de notre maison, huit heures par jour (...)

Moi, en lisant tous ces livres, je me pose des tas de questions :

*D'abord introverti puis de plus en plus assuré...*

Qu'est-ce que je fous dans cette famille ?

Pourquoi je suis enfermé ici ?

Qu'est-ce que je fous là ?

Pourquoi on n'est pas en Amérique ?

Pourquoi on s'est arrêté en Belgique ?

Pourquoi on peut inviter personne à la maison ?

Pourquoi on appelle notre père Ali et pas papa ?

Pourquoi on est des réfugiés ? (Laci, 2020 : 33-35)

À l'âge de trente ans, sans le sou et sans aucun diplôme, Laci ose finalement se libérer du joug familial, chose impensable d'après le Kanun, cet ensemble de coutumes qui règlent la vie des Albanais depuis la nuit des temps. Il erre pendant quelques années (au sens propre comme au sens figuré), squatte des greniers dans le centre-ville de Bruxelles sans aucune commodité (du type électricité, eau courante ou sanitaires) et commence à écrire sur des feuilles volantes. Finalement, il s'inscrit en cours du soir en scénographie, démarche grâce à laquelle il peut entamer des études de théâtre, à Louvain-la-Neuve. C'est avec ce paquet de feuilles sous le bras qu'il arrive au Théâtre de Poche. On l'accepte à condition qu'il retravaille le texte et qu'il y joue son propre personnage. Il dit oui.

Depuis, la pièce *Fritland* (tout comme la frieterie, d'ailleurs) connaîtra un grand succès et sera jouée à travers la Belgique entière<sup>8</sup>. Elle séduit surtout par son personnage

---

<sup>8</sup> En juillet 2023, la pièce *Fritland* aura été jouée cent fois ! (archive privée)

principal, attachant et perdu, mais déterminé à se dépasser. Laci a réussi son pari puisqu'il vit depuis quelques années de son art : en tant que fondateur de la compagnie Fritland-Théâtre, il produit des documentaires, des courts-métrages, des pièces de théâtre et est metteur en scène et scénographe.

L'engagement de Laci s'exprime par son action socioculturelle : animations et formations en amont et en aval des spectacles afin d'analyser la pièce et de s'exprimer sur le ressenti du spectateur, rencontres en bord de scène, dans des bibliothèques, etc. Par ailleurs, valoriser la communauté albanaise en Belgique lui tient également à cœur : il a adapté le *Journal d'une femme du Kosovo*, écrit par une militante albanaise et a produit, en 2016, les *Contes et légendes d'Albanie*. Fritland a été nominée par l'Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique parmi les cinq finalistes pour le Grand prix des arts du spectacle 2021.

### « Moi je suis un Belge musulman de culture judéo-chrétienne »<sup>9</sup>

Né à Saint-Josse-ten-Noode (une des communes de Bruxelles) en 1976, Ismaël Saidi est fils d'immigrés marocains. Après une enfance et une adolescence plutôt heureuses où il ne manque de rien (il découvre le théâtre à l'âge de douze ans), il est saisi de doutes et remet en question ses croyances. Pourquoi les Juifs seraient-ils les ennemis jurés des musulmans ? Pourquoi des jeunes vont-ils combattre en Syrie ? Comment se fait-il que des personnes très différentes puissent avoir les mêmes goûts musicaux ? Pourquoi l'oblige-t-on à prendre un nom d'emprunt dans son job d'étudiant en télémarketing ? Par opportunisme, dans un premier temps, Saidi décide de devenir policier. Dans son travail, il n'est pas à l'abri de propos racistes mais y est apprécié pour ses qualités de rédacteur (il écrit des rapports et des procès-verbaux à la place de ses collègues). Aussi reprend-il des études en relations publiques et sciences sociales. « L'envie d'écrire m'a pris soudain, dans le bus 71 » (Saidi, 2015 : 147) dira-t-il avant de se lancer dans sa première histoire qui deviendra un scénario. S'ensuivent des scénarii pour lui-même et d'autres réalisateurs où il traite, toujours avec humour, des sujets qui le concernent directement comme l'appartenance, le Ramadan, le voile, la police, la famille...

---

<sup>9</sup> <https://www.rtf.be/article/gehenne-le-nouveau-spectacle-d-ismael-saidi-on-a-minimise-le-role-de-la-religion-dans-la-radicalisation-9504093>

Il faudra attendre 2014 pour que *Djihad*<sup>10</sup> voie le jour. Cette pièce, écrite en urgence, en réaction aux propos choquants de Marie Le Pen qui affirmait ne pas être dérangée par les jeunes qui quittaient la France pour combattre en Syrie, se révélera être son avènement, même s'il ne lui a été pas facile de la faire jouer à cause de son thème principal – le terrorisme :

Le texte fini, il fallait monter le spectacle. J'ai tout arrêté, les films, les projets, les vacances, tout ! Cette histoire devait vivre, devait être vue.

Les théâtres ont dit non ? Pas grave, on trouvera une salle.

Pas de lieu pour les répétitions ? Pas grave, Ben nous prête son local.

Pas d'argent pour les costumes ? Pas grave, on va vider nos armoires.

Pas d'argent pour payer les comédiens ? On le fera gratuitement. (Saidi, [2014] 2015 : 7-

8)

Le spectacle, qui ne devait tenir que quatre ou cinq soirs, fait salle comble. Vue par plusieurs centaines de milliers de spectateurs, *Djihad* est devenue une pièce d'utilité publique recommandée par le ministère de l'Éducation nationale pour prévenir la radicalisation en milieu scolaire.

Le parti pris de Saidi est que les terroristes ne sont pas des radicaux fanatiques mais des laissés-pour-compte de la société en quête de sens et en manque de repères à qui les autorités pratiquent le lavage de cerveaux. Il pourrait tout aussi bien s'agir de nos fils et filles. Il espère, en ouvrant le débat sur le terrorisme, instaurer dialogue pour que le radicalisme recule.

- Quoi ? Tu regrettes d'être venu faire le djihad ? (...)
- Franchement, oui je regrette ! Je ne sais même pas pourquoi on se bat ni contre qui. Un jour on nous dit les chiïtes, un autre les chrétiens, un autre jour les sunnites de la coalition. Ça change tout le temps et j'ai l'impression que l'ennemi, finalement, c'est tout le monde sauf nous.
- Moi aussi j'ai la même impression.
- Alors, oui, je regrette. J'ai pas envie de mourir comme un chien au milieu d'une route déserte tué par un drone où y'a même pas de pilote. Tu te rends compte ? Te faire tuer par un jouet télécommandé ! (*idem* : 58)

---

<sup>10</sup> Par la suite, *Djihad* deviendra la première partie d'une trilogie : *Géhenne* (2017) confrontera un Belge radicalisé à un prêtre catholique et à une jeune femme juive laïque ayant perdu la raison alors que *Muhammad* (2021) mettra en scène un prophète méconnu.

Plusieurs fois par semaine, après les représentations, le dramaturge revêt la casquette du médiateur-conférencier et mène, comme Zenel Laci, des débats avec le public, sillonne la Belgique, la France et la Suisse pour rencontrer des jeunes et des moins jeunes, tourne en milieu scolaire, en prison, devant la communauté juive, est traduit en néerlandais. Dès lors, il est propulsé à l'avant de la scène socio-culturelle en tant que spécialiste de l'islam, alors que son mérite principal, c'est de (se) remettre en question, de remettre en question le legs qu'on a reçu de ses parents ainsi que de sa communauté<sup>11</sup>.

Peu importe le médium, que ce soit par des courts ou longs métrages, des téléfilms, une série de trente épisodes, des pièces de théâtre, une œuvre autobiographique, un roman, un essai en collaboration<sup>12</sup> et même (voire) des livres pour enfants, Ismaël Saidi, cet ex-policier qui était lui-même passé par la case « islam radical » prêche l'amour du prochain par la puissance de ses histoires (et de son talent de *storyteller*).

### 3. Littérature queer et engagement

#### Entre l'écriture et la lutte, pas de frontières !

Activiste féministe LGBTQIA+ de la diaspora congolaise, slameuse née à Bruxelles en 1979 et ayant grandi à Kinshasa, Joëlle Sambi œuvre au sein d'un mouvement féministe parallèlement à son activité de créatrice. Elle retourne en Belgique en 2001 pour des études de journalisme à l'ULB (Université Libre de Bruxelles), devient chargée de communication avant de faire un *burn-out* et de tout quitter pour laisser la place à la parole. Auteure de plusieurs écrits dont un roman<sup>13</sup>, c'est pourtant grâce à sa poésie qu'elle fait entendre sa voix de « migrante, lesbienne, afroféministe, exilée permanente » (Sambi, 2021 : quatrième de couverture). Aujourd'hui, elle co-préside la EuroCentralAsian Lesbian Community<sup>14</sup>, la première organisation lesbienne d'Europe et

---

<sup>11</sup> Comme le démontre bien ce dogmatisme :

- On passe notre temps à chercher des moyens détournés de faire les choses. Toi, tu vas faire croire que ta copine est musulmane pour l'épouser et moi je dois faire de la calligraphie pour dessiner des mangas. Mais c'est pour qui qu'on doit faire tout ça ?
- Ben nos parents, nos familles.
- Ben ouais, c'est ça que je veux dire. Ce sont nos parents, nos familles qui définissent notre islam. D'ailleurs, je me suis toujours demandé si c'était vraiment interdit cette histoire de dessins.
- Ben c'est écrit dans le Coran, non ?
- Tu l'as déjà lu, le Coran ?
- Non, et toi ? (Saidi, [2014] 2015 : 59)

<sup>12</sup> Avec Rachid Benzine, *Enfin il y a quoi dans le coran ?* (2017) et avec Michaël Privot, *Mais au fait, qui était vraiment Mahomet ? Le prophète comme on ne vous l'a jamais raconté* (2018).

<sup>13</sup> (2007). *Le monde est gueule de chèvre*. Bruxelles : Biliki.

<sup>14</sup><https://europeanlesbianconference.org>

d'Asie centrale, et est membre du Belgian Network For Black Lives<sup>15</sup>, le collectif qui a organisé la première grande manifestation contre le racisme d'État et les violences policières en Belgique, laquelle a rassemblé quelque vingt mille personnes en juin 2020 à Bruxelles.

Pour Sambi, une seule question se pose : comment, en tant que citoyenne, femme noire, lesbienne et artiste, peut-elle mettre ses actions au service de la lutte ? « Je ne peux concevoir l'art en dehors d'un ancrage politique » (*idem* : 11) écrira-t-elle en effet dans la préface de son dernier recueil de poèmes, *Caillasses* (2021) où apparaissent en filigrane plusieurs thèmes comme le post-colonialisme, le patriarcat, l'identité métisse, la justice sociale, les violences (raciales, sexistes, homophobes, policières). Elle y interroge la norme, les situations d'impuissance, l'exclusion systémique :

It's time to unite  
Time to protest  
Ce n'est plus à nous de nous taire  
À eux de le faire  
La lutte est ici, là-bas et maintenant  
La bataille a lieu dehors, elle a lieu dedans (*idem* : 28)

Sambi déclare que son « art et [s]es engagements politiques ne sont pas chacun la face d'une même pièce, ils sont la pièce (...) Ils sont la matière, le matériau composite de ce qui d'ailleurs n'est pas une pièce mais un objet à inventer » (*idem* : 12). Elle veut surtout ouvrir la voie (ou des voies) à la postérité. Par les récits qu'elle construit, elle laisse une trace à ceux et celles qui vont suivre. « Militer », affirme-t-elle, « c'est laisser des jalons, ouvrir des voies pour que la lutte continue »<sup>16</sup>. Le comité belge de la SCAM (Société civile des auteurs multimédia) a récompensé la performeuse et poétesse de son Prix du Parcours littéraire en 2021.

### **Entre le Kasai et la Meuse**

Née à Namur en 1978 d'un père congolais et d'une mère belge (« Deux personnes qui ont dit merde à la norme »<sup>17</sup>), Lisette Lombé, romaniste de formation, est une autre « slasheuse » : auteure/ collagiste/ animatrice d'ateliers d'écriture créative/ slameuse/

---

<sup>15</sup><https://www.facebook.com/BN4BL>

<sup>16</sup> <https://www.laicite.be/magazine-article/joelle-sambi-nzeba-portrait-pluriel/>, consulté le 27/09/2022.

<sup>17</sup> Spectacle intitulé « Je m'appelle Lisette Lombé » <https://youtu.be/fX65K332k08>

entrepreneure/ féministe/ queer/ chroniqueuse/ poétesse afro-descendante... Elle-même se définit comme « artiste », néologisme composé des termes art et activisme. Alors qu'elle est belge et née en Belgique, diplômée et qualifiée, elle doit sans cesse faire face à des remarques racistes et sexistes<sup>18</sup>. Néanmoins, elle persévère et continue à jeter des ponts entre les mondes artistique et associatif, ne serait-ce qu'en cocréant L-Slam (un collectif de slameuses<sup>19</sup>), ou en lançant, avec sa sœur Julie Lombé<sup>20</sup>, un module d'accompagnement à la professionnalisation des artistes intitulé « Vivre (enfin) de son art en 2021 ! ».

Mue par un souci d'inclusivité, Lombé a le mérite d'aborder des sujets de la vie de tous les jours (comment combiner son rôle de triple mère célibataire avec le statut – précaire – d'artiste ?), de désacraliser l'art en parlant de transpiration ou de genoux écorchés quand elle monte sur scène. Sur sa page web, elle déclare :

pas d'épanouissement individuel sans émancipation collective. Pas de scènes sans partage, pas de littérature sans slam, pas d'artistique sans éducation populaire, pas de culturel sans social, pas de démocratie sans paroles citoyennes, pas de poésie sans engagement, pas de vie sans poésie<sup>21</sup>.

L'artiste reçoit un Golden Afro Artistic Award pour son roman *Venus Poetica* (2020) qui parle de la sexualité libre et le Prix Grenades/RTBF pour son recueil *Brûler brûler brûler* (2020 également), plus impliqué dans la cause sociale :

Ces jours-là,  
jours de énième scandale pédophile,  
énième bavure policière,  
énième féminicide,  
énième incident mortel dans une usine,

---

<sup>18</sup> « Ils m'ont dit/ Tu es une bamboula ! Une grosse guenon ! Un cancrelat !/ Ils m'ont dit/ Tu es sale ! Sale bougnoule !/ Ta mère a couché avec un Nègre ! Tu es une bâtarde ! Ils m'ont dit/ Tu devrais retourner dans ton pays ! Dans ta brousse ! Dans ta hutte !/ Tu devrais remonter dans ton arbre ! Ta liane ! Tes bananes !/ Tu devrais remercier la Belgique de t'avoir accueillie !/ Même si tu es née ici... » (Lombé, 2020 : sans pagination).

<sup>19</sup>L-SLAM est un collectif de poétesses, multiculturel et intergénérationnel, qui organise des ateliers et des podiums de slam, selon le principe du marrainage. Des artistes confirmées accompagnent d'autres femmes dans l'écriture de textes et soutiennent ces dernières pour leur première montée sur scène, en formant avec elles de joyeux duos (...) Sous-tendu par des valeurs de solidarité, L-SLAM est un lieu d'expérimentation d'une culture accessible et fédératrice. <https://www.facebook.com/LSlamWithHeartAndSoul/about>

<sup>20</sup>Julie Lombé est aussi slameuse, auteure, entrepreneure et indépendante.

<sup>21</sup><https://www.lisettelombe.com/biographie>

ces jours-là,  
lendemains d'élections, d'attentat, de cataclysme,  
ces jours-là,  
une lave noire et visqueuse déboule dans ma gorge  
et carbonise toutes mes belles petites phrases humanistes  
qui me sauvent tous les jours sauf ces jours-là.  
Jours de paires de ciseaux, d'images en noir et blanc, de précision et de silence.  
Une main qui tient une paire de ciseaux  
ne peut rien faire d'autre que tenir une paire de ciseaux.  
Soit tu découpes des corps dans le papier glacé,  
soit tu t'enfonces la pointe de tes ciseaux dans l'œil.  
Ces jours-là.

Mawda Shawri

Tuée dans la nuit du 17 au 18 mai 2018

Née le 14 avril 2016 (Lombé, 2020 : sans pagination<sup>22</sup>)

Citoyenne d'Honneur de la Ville de Liège depuis 2017, Lisette Lombé écrit pour que  
« [s]es enfants, [s]es trois enfants, n'oublie pas de quel ventre ils sont nés »<sup>23</sup>.

### **Je danse donc je suis**

Né en 1969 au Cameroun dans une famille bigame de la bourgeoisie protestante camerounaise, Martino Zam Ebale est un danseur/ chanteur/ chorégraphe qui a été contraint de s'exiler pour échapper à l'homophobie<sup>24</sup>. La danse, qui a toujours été pour lui levier de dialogue, solidarité et thérapie, s'est imposée comme évidence à ce bouddhiste potentiel descendant des lépreux, sans-papiers pendant sept ans avant de devenir belge. Aujourd'hui, il se voit comme héritier de l'Europe (pour sa capacité analytique), de l'Afrique (pour la spiritualité) et de l'Asie (pour sa foi en la vie éternelle).

C'est surtout grâce à la danse que Zam Ebale a pu assumer sa sexualité librement. Alors qu'il part du répertoire de son village et de quelques danses héritées de ses mère et grand-mère, il fonde l'association Nyangazam<sup>25</sup>, un projet engagé dans la promotion de

---

<sup>22</sup> Mawda Shawri était une fillette kurde de deux ans, abattue par la police belge en 2018.

<sup>23</sup> Spectacle intitulé « Je m'appelle Lisette Lombé ». <https://youtu.be/fX65K332k08>

<sup>24</sup> L'homosexualité constitue un crime condamnable par le code pénal au Cameroun depuis 1972 et sanctionné par des amendes financières et d'emprisonnement pouvant aller jusqu'à cinq ans.

<sup>25</sup> <http://www.nyangazam.be/objectifs.html>

la paix à travers les démarches artistiques et dont le point d'honneur est de sortir les enfants de la rue. En 2019, animé par une intention pragmatique, il publie un roman autobiographique, *Né au mauvais moment, au mauvais endroit, dans le mauvais corps*, pour sensibiliser à la différence, prévenir la stigmatisation, modifier le regard sur l'homosexualité, lutter contre les préjugés sur les danseurs :

Il est devenu de plus en plus évident que je devais écrire le récit d'un artiste enracinant son art dans une culture particulière pour déboucher dans l'universel ; qui se découvre homme-femme, se bat contre sa nature avant de s'y résigner et d'enfin l'assumer pleinement ; qui s'engage dans un combat pour la justice – valoriser par la pratique d'un art des enfants défavorisés, dénoncer les violences contre ceux que d'aucuns voient comme différents ; qui se découvre une soif de spiritualité – laquelle après diverses quêtes, s'inscrit dans un bouddhisme vu au travers de l'animisme ; qui, à travers ce bouddhisme, évolue vers une forme plus globale de spiritualité les englobant toutes dans la notion de création de valeurs. (Zam Ebale, 2019 : 227-228)

Pour l'artiste, défendre son identité revient à défendre l'humain tout court. *Né au mauvais moment, au mauvais endroit, dans le mauvais corps* a reçu le Prix du Roman gay 2019.

### **Pistes de réflexion**

Nous venons de voir qu'il n'y a pas qu'un seul engagement, un seul combat, un seul investissement, mais que les domaines d'intervention en dialogue créatif avec l'écriture/ la littérature sont nombreux et incluent aussi bien d'autres arts, le scolaire, l'associatif et le politique. Pour mémoire, il s'agit de :

- l'action politique et sociale pour Fatiha Saidi,
- la photographie et le développement personnel pour Pedro Correa,
- le journalisme et la sensibilisation pour Safia Kessas,
- le négationnisme et le féminisme pour Caroline Safarian,
- le théâtre et l'éducation permanente pour Zenel Laci,
- le dialogue interreligieux et la remise en question pour Ismaël Saidi,
- la poésie et la militance pour Joëlle Sambu,
- le slam et l'entrepreneuriat pour Lisette Lombé,
- la danse et la formation artistique pour Martino Zam Ebale.



Malgré la diversité de leurs profils, nos auteurs ont en commun un double engagement. Premièrement, interpellés par les sujets sociétaux à la une, ils s'inscrivent dans l'ici et le maintenant. Nous vivons à une époque mouvementée, et l'écrivain, comme n'importe quel être humain, est simplement préoccupé par le sort de la planète. Les violences faites aux femmes, l'anticapitalisme, l'homophobie, la justice sociale sont des thèmes omniprésents dans leurs œuvres. Sans parler de l'interconnectivité qui fait que les mouvements précédés d'un *hashtag* trouvent eux aussi leur place dans la littérature (#BLM, #Metoo...).

Deuxièmement, ils estiment qu'on ne change pas le monde sans changer soi-même. Pour défendre leur cause, nos artistes se sont engagés corps et âme, en quittant très souvent un salaire régulier et/ou en élisant leur propre domicile comme siège social de leur association. Faisant preuve d'une bonne dose d'autoréflexivité mais aussi de « self-care » (n'oublions pas que plusieurs d'entre eux sont passés par le *burn-out*), ces hommes et ces femmes ont tous et toutes pris, de façon professionnelle, leur destin en main. De telles personnes, aux fortes compétences en leadership, incitent lecteurs et spectateurs à s'activer, elles stimulent l'imagination et créent un univers auquel on voudrait simplement appartenir (en effet, n'a-t-on pas envie de converser avec Pedro Correa, de danser avec Lisette Lombé et même d'éplucher ces fameuses pommes de terre avec Zenel Laci ?).

## **Conclusion**

On pourrait avancer qu'à chaque fois qu'un écrivain sort de chez lui et qu'il se rend pour une signature-dédicace dans une librairie ou une bibliothèque, participe à une table ronde ou à une lecture-performance, modère une rencontre-débat, anime un atelier d'écriture ou une formation, écrit une chronique ou un post sur les réseaux sociaux, bref, qu'il prend la parole dans l'espace public, que ce soit par oral ou par écrit, il s'engage. Dès lors, il nous reste une question à soulever : pourquoi avoir choisi des artistes, certes belges, mais issus de la diaspora marocaine, congolaise, albanaise, espagnole, algérienne ou arménienne ? Marco Martiniello, sociologue étudiant le lien entre l'art et l'immigration, écrit :

De part et d'autre de l'océan Atlantique, les immigrés et leurs descendants ont longtemps été considérés exclusivement comme des travailleurs, comme des moyens de production dans l'économie industrielle ou dans l'économie postindustrielle. Tout comme ils n'étaient pas supposés être politiquement actifs, ils n'étaient pas censés s'intéresser à la culture et

aux arts, en particulier en tant que producteurs et artistes, mais aussi en tant que simples consommateurs. (Martiniello, 2017 : 141)

Cependant, comme l'indique le chercheur plus loin, des « personnes issues des minorités ethnicisées peuvent trouver dans les activités artistiques des possibilités de reconnaissance culturelle, mais aussi d'intégration économique et d'autonomisation, en saisissant les opportunités offertes par des segments du marché artistique plus ouverts à la diversité » (*idem* : 146).

Nous sommes convaincue de la forte articulation entre identité, citoyenneté, création et insertion dans la cité<sup>26</sup>. Les hommes et les femmes que nous avons choisi de présenter, qu'ils soient connus ou méconnus, qu'on les nomme acteurs de changement, personnes-ressources ou agents-relais, prolongent leur engagement social à travers l'écriture.

Écrire est une volonté d'ancrage dans la vie culturelle, littéraire, intellectuelle. C'est une présence réelle dans l'espace public, une création de liens qui ne va que s'accroître lors de chaque rencontre dans les collectifs, librairies, écoles ou universités. C'est une prise de parole qui traduit une participation citoyenne, une autogestion proactive et une redynamisation de rapports dans une société, donc un acte politique dans son sens large.

Ils écrivent pour s'insérer, pérenniser, appartenir. Et cela, pour revenir à la citation de Zenel Laci, n'a plus rien d'absurde.

---

<sup>26</sup> Par ailleurs, pour les questions des stratégies identitaires et stratégies d'insertion d'écrivains migrants, nous renvoyons à l'excellente étude de Lilyane Rachédi parue au Québec en 2010, *L'écriture comme espace d'insertion et de citoyenneté pour les immigrants. Parcours migratoires et stratégies identitaires d'écrivains maghrébins au Québec*.

## Bibliographie

- ARON Paul, SAINT-JACQUES Denis, VIALA Alain (2004). *Le Dictionnaire du littéraire*. Paris : PUF.
- ARON, Paul et CHATELAIN Françoise (2009). *Manuel et anthologie de littérature belge à l'usage des classes terminales de l'enseignement secondaire*. Bruxelles : Le Cri.
- BENOIT-DUSAUSOY Annick et al. (2021). *Lettres européennes. Histoire de la littérature européenne*. Paris : CNRS Éditions.
- BIZAC René, SAFARIAN Caroline (2009). *Peau de louve*, Manage : Lansman éditeur.
- CORREA, Pedro (2020). *Matins clairs. Lettre à tous ceux qui veulent changer de vie*. Paris : L'Iconoclaste.
- DEMART, Sarah et ABRASSART, Gia (2016). *Créer en post-colonie 2010-2015. Voix et dissidences Belgo-Congolaises*. Bruxelles : Bozar et Africalia.
- DENIS, Benoît et KLINKENBERG, Jean-Marie (2014). *La littérature belge. Précis d'histoire sociale*. Bruxelles : Espace Nord.
- DUCOURNAU, Claire (2017). *La fabrique des classiques africains. Écrivains d'Afrique subsaharienne francophone*. Paris : CNRS Éditions.
- KESSAS, Safia (2021). *Balance ta grenade. Un regard féministe qui dégoupille la société*. Bruxelles : Luc Pire.
- KESSAS, Safia et WERNAERS, Camille (2022). *Victorieuses. 50 parcours de femmes d'aujourd'hui*. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur.
- LACI, Zenel et LAUJOL, Denis (2020). *Fritland*. Etterbeek : Les Oiseaux de nuit.
- LOMBÉ, Lisette (2020). *Brûler, brûler, brûler*. Paris : L'Iconoclaste.
- LOMBÉ, Lisette (2020). *Venus Poetica*. Amay : L'Arbre à paroles.
- LUNEAU, Marie-Pier et VINCENT, Josée (2010). *La Fabrication de l'auteur*. Québec : Éditions Nota bene.
- MARTINIELLO, Marco (2017). « Arts et minorités ethnicisées : un domaine négligé », dans MANÇO, Altay, OULED EL BEY, Saïd et AMORANITIS, Spyros. *L'Apport de l'Autre. Dépasser la peur des migrants. 30 années de recherches appliquées à la situation belge*. Paris : L'Harmattan.
- MOUNEIMNÉ, Tina (2013). *Vers l'imaginaire migrant. La fiction narrative des écrivains immigrants francophones au Québec (1980-2000)*. Bruxelles : P.I.E. Peter Lang.
- PURNELLE, Gérard (2022). *Une poésie de vingt ans. Anthologie de la poésie en Belgique francophone (2000-2020)*. Bruxelles : Espace Nord.
- RACHÉDI, Lilyane (2010). *L'Écriture comme espace d'insertion et de citoyenneté pour les immigrants. Parcours migratoires et stratégies identitaires d'écrivains maghrébins au Québec*. Québec : Presses de l'Université du Québec.

MOUNEIMNÉ VAN ROEYEN, Tina, *Intercâmbio*, 2<sup>a</sup> série, vol. 15, 2022, pp. 87-106  
<https://doi.org/10.21747/0873-366X/int15a7>

SAFARIAN, Caroline (2008). *Papiers d'Arménie ou sans retour possible*. Manage : Lansman éditeur.

SAIDI, Fatiha (2020). *Dans la peau d'une femme mendicante*. Paris : La Boîte à Pandore.

SAIDI, Fatiha (2021). *Échos de la mémoire sur les montagnes du Rif*. Casablanca : La Croisée des chemins.

SAIDI, Ismaël (2015). *Les Aventures d'un musulman d'ici*. Paris : La Boîte à Pandore.

SAIDI, Ismaël ([2014] 2015). *Djihad*. Paris: Libro.

SAIDI, Ismaël (2016). *Rachel et Rosa*. Waterloo : Éditions Jourdan.

SAMBI, Joëlle (2007). *Le monde est gueule de chèvre*. Bruxelles : Biliki.

SAMBI, Joëlle (2021). *Caillasses*. Boitsfort : L'arbre de Diane Éditions.

SAPIRO, Gisèle (2014). *La Sociologie de la littérature*. Paris : Éditions La Découverte.

ZAM EBALE, Martino (2019). *Né au mauvais moment, au mauvais endroit, dans le mauvais corps*. Bruxelles : M.E.O.

## Sitographie

<https://www.laicite.be/magazine-article/joelle-sambi-nzeba-portrait-pluriel/>, consulté le 27/09/2022

<https://www.scam.be/fr/actualites/381-focus-sur-joelle-sambi-prix-scam-du-parcours-litteraire-en-2021>, consulté le 27/09/2022

<https://www.rtf.be/article/joelle-sambi-le-slam-ma-sauve-la-vie-10790342>

[https://www.lemonde.fr/societe/article/2015/12/29/le-djihad-mis-en-piece\\_4838932\\_3224.html](https://www.lemonde.fr/societe/article/2015/12/29/le-djihad-mis-en-piece_4838932_3224.html)

<https://www.moustique.be/culture/2021/03/08/safia-kessas-les-femmes-parlent-depuis-longtemps-mais-les-ecoute-sans-doute-mieux-aujourd'hui-188508>

[https://www.axellemag.be/parole\\_de/safia-kessas/](https://www.axellemag.be/parole_de/safia-kessas/)

<https://www.rtf.be/article/gehenne-le-nouveau-spectacle-d-ismael-saidi-on-a-minimise-le-role-de-la-religion-dans-la-radicalisation-9504093>